

PRIS DE L'ABONNEMENT
Edition Quotidienne
POUR LES ÉTATS-UNIS \$12.00 \$6.00 \$3.00 \$1.00
POUR L'ÉTRANGER \$15.00 \$7.50 \$3.75 \$1.25
Les abonnements se paient d'avance

Le Numéro Cinq Sous

PRIS DE L'ABONNEMENT
Edition Hebdomadaire
POUR LES ÉTATS-UNIS \$1.00 \$1.50 \$2.00 \$3.00
POUR L'ÉTRANGER \$1.50 \$2.25 \$3.00 \$4.50
Les abonnements se paient d'avance

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE.

PRO ARIS ET FOCIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, JEUDI MATIN, 3 NOVEMBRE 1910

84ème Année.

CHRONIQUE PARISIENNE.

Les condas sur la table.—Vendeurs de queues de rats.—Bien ne se perd.—Une évasion en aéroplane en 1793.—Il faut s'y reconnaître!—L'esprit du jour.

L'Humanité s'illustre d'un amusant dessin :

On est à la fin du dîner ; les ministres savourent les gros cigares et la charette (de Tarragone). Une jolie femme (qui félicitera sans doute aujourd'hui M. Claretie sur ses noces d'argent) est au piano. Et Marianne, l'ourde commère penchant sur la table le débordement de ses seins, dit allègrement :

— Et maintenant, pour rigoler... Aristide va nous chanter l'Internationale !

Une de nos provinces d'Indo-Chine—la province de Sadek—est particulièrement infestée par les rats.

Pour combattre ce fléau, on a institué des "primes à la destruction des animaux nuisibles". Ces primes, relativement élevées, sont allouées à tout chasseur de rats sur la présentation faite par celui-ci de la "queue" des animaux qu'il a tués.

On touche beaucoup de primes et pourtant les rats se multiplient. Cruelle énigme.

En voici le mot : non seulement les queues de rats proviennent des provinces environnantes, mais encore l'Annamite roublard, coupe chaque queue en deux, raconte l'Armée coloniale :

..... Comme il y a des grosses et des petites queues de rat, puisqu'il y a des gros rats et des petits, notre homme, aussi ingénieux qu'habile, fait de chacune des premières deux queues, en détachant avec soin des vertèbres le tissu membraneux qui les recouvre. Séchées, les vertèbres d'un côté et le tissu de l'autre forment en effet deux queues, et cette petite supercherie passe inaperçue aux yeux de l'administrateur qui, d'ailleurs, laisse à un milicien le soin de compter les dépouilles qu'on lui apporte. Or, presque toujours on peut s'arranger avec un milicien.....

Vous doutez-vous que l'on peut tirer profit de ces parasites qui habitent parfois la chevelure des jeunes bambins et, dit-on, celle de Pelletan ?

Il existe, aux Halles, un four-nisseur de poux et de pucerons, qui a pour clients les cabinets de physique.

On emploie, en effet, dans les laboratoires ces petits animaux pour les examens microscopiques. Or, plusieurs préparateurs de physique se rendent chaque nuit aux Halles et le même "élèveur" leur fournit des animaux gras et frais entretenus dans les conditions les plus satisfaisantes.

Le trop célèbre Drouet, fils du maître de poste de Sainte-Menehould qui fit arrêter Louis XVI à Varennes, fut, on le sait, fait prisonnier dans les Autrichiens et enfermé dans la forteresse du Spielberg en Moravie. Il essaya de se sauver avec une sorte de parachute. M. Pierre Noloy rappelle cette curieuse tentative d'évasion d'après le récit de Drouet lui-même aux Cinq Cents :

"La nécessité fut toujours la mère des arts et de l'industrie ; elle me suggéra l'idée de me faire des ailes d'une invention toute neuve. Dans mon enfance, j'avais souvent remarqué la résistance que présentait un cerf volant lancé dans les airs. Je pensais que si je parvenais à construire une machine à peu près semblable, je pourrais, en la tenant fermement à la main, balancer la pesanteur qui m'entraînerait vers la terre et me soutenir dans ma chute. J'espérais encore que les sentinelles effrayées dans l'obscurité de la nuit par l'appareil de ma machine et le bruit que je ferais en tombant du haut des airs, fuiraient et me laisseraient tranquillement continuer mon entreprise. Arrivé au bas de la rivière, je devais me jeter dans un petit bateau que j'apercevais depuis longtemps, m'abandonner au gré des flots rapides du Danube, gagner la Turquie et me rendre à Constantinople."

..... Je n'avais ni fil, ni aiguille, ni ciseaux ; pour me procurer du fil, je déchirai plusieurs paires de bas et bonnets de coton à mon usage ; avec les débris, je fabriquaï une mouchette de fer, j'éguisai la lame sur une brigue et je me fis un couteau. Enfin je me servis d'une arête de carpe en place d'aiguille pour couler mes divers matériaux. Je parvins de cette manière à construire ma "machine aérienne" qui ne me fut guère d'un plus grand secours que ne le furent jadis à Icare les ailes dont il se servit.

"J'avais employé à cette construction les draps de mon lit et plusieurs brins de bois arrachés dans ma prison. Je remettais chaque jour à sa place chaque pièce que je préparais et je le faisais avec tant d'art que malgré la vigilance de mes gardes qui entraient trois fois par jour dans ma prison pour en faire l'inspection, il leur était impossible de rien apercevoir.

"J'avais déjà essayé plusieurs fois ma machine en sautant à bas d'une corniche élevée de près de huit pieds. Je n'éprouvai aucun mal en arrivant à terre et je pensais que si, dans un espace de huit pieds, mon parachute trouvait assez de résistance pour me soutenir il résisterait encore mieux en plein air.

"Il me vint dans l'esprit d'emporter avec moi plusieurs hardes que j'avais dans ma chambre pour les vendre. Je me fis aussi une petite provision de pain, de fruits et autres subsistances. Je composai un paquet qui pouvait peser vingt-cinq à trente livres. Inscrit que j'étais j'aurais dû calculer que ce poids, ajouté à ma pesanteur naturelle, était capable de rendre nulle la résistance de mon parachute, j'aurais dû jeter ce lot avant de sauter, mais je craignais que les sentinelles averties par le bruit, ne donnassent l'alerte, ce qui dérangerais mon plan. Je me décidai donc à le prendre avec moi.

"Je choisais la nuit du 5 au 6 juillet pour mon évasion. Je rassemblai promptement toutes mes pièces, je construisis ma machine et j'arrachai ma grille qui ne tenait plus qu'en apparence. Je me jettai sur la terrasse et je me disposai à me précipiter bas de la forteresse. Deux fois j'avais déjà essayé de m'élever dans les airs, deux fois une puissance invisible semblait me retenir, et la nature, aux approches de ma destruction, répugnait à suivre les mouvements de mon cœur. Enfin je recule quelques pas, puis, m'avancant à grande course et fermant les yeux, je me précipite dans l'abîme profond.....

"A peine avais je quitté le haut du parapet que je me sentis entraîné rapidement. Ah ! je suis mort ! m'écriai-je. Je me trompais cependant, j'éprouvai seulement une forte commotion dont j'eus le pied gauche fracassé. Je réfléchis alors, mais trop tard, que c'était mon ballon qui avait occasionné la rapidité de ma chute. Je l'arrachai de dessus mes épaules et j'essayai de me relever pour sauter encore une seconde fois, mais je restai avant d'arriver sur le bord de la muraille. Mes efforts furent inutiles, mon pied me refusa son secours, et je sentis alors une douleur si profonde que je fus forcé malgré moi de pousser des cris aigus. Les sentinelles ainsi que je l'avais prévu avaient été tellement effrayées par ma chute qu'elles s'étaient sauvées au corps de garde et, malgré les cris douloureux que je pouvais, la garde n'osa reparaitre qu'au lever du soleil ; alors on me reporta dans ma prison."

Il faut s'y reconnaître. Le comédien Williamson, qui vient de mourir, s'était marié deux fois. De son premier mariage, il avait quelques enfants lorsqu'il épousa en secondes nocces une veuve qui, elle aussi, avait quelques rejetons de sa première union. Si bien qu'un jour, il eut dans la maison de Williamson trois sortes de gosses qui, natu-

turellement, bien qu'enfants de comédien, se battaient comme plâtre de temps à autre.

Un matin que Williamson s'adonnait à l'étude de son prochain rôle, il vit sa digne épouse faire irruption dans la pièce où il se trouvait.

— Qu'y a-t-il, ma chère ? demandait-il un peu contrarié.

— Il y a, répondit sa femme, qu'il n'y a pas un moment à perdre. "Voilà" enfants viennent de frapper une pile aux "miens" et sont en train d'étrangler les "nôtres."

L'esprit du jour : Façons de parler.

"Faire la bombe" pour un anarchiste, c'est "travailler" pour toute autre personne, c'est "amuser". Que les étrangers s'y retrouvent !

La fin de "America".

— Comment le raid de Wellman s'est-il terminé ?

— En bateau.

DEPECHEES Télégraphiques

Mort du major Charles C. De Rudio.

Los Angeles, Californie, 2 nov.—Le major Charles C. De Rudio, de l'armée des États-Unis, qui depuis nombre d'années avait pris sa retraite et établi son domicile permanent à Los Angeles, est mort la nuit dernière à l'âge de 75 ans.

De Rudio avait eu une carrière aventureuse.

Né en 1835, en Italie, il n'avait pas atteint sa vingtième année qu'il se joignait à Manzini et à Garibaldi qui luttaient pour l'unité italienne.

D'Italie il se rendit en France où, avec trois compagnons, Orsini, Péri et Gomez, il complota contre le vie de Napoléon III et prit une part active à l'attentat contre les souverains. Napoléon et l'impératrice Eugénie s'orientaient de l'Opéra lorsque des bombes de dynamite éclatèrent sous leur voiture. Les souverains s'en tirèrent indemnes, mais dix passants furent tués et une centaine blessés. Orsini, Péri et De Rudio furent condamnés à mort et Gomez à la réclusion perpétuelle.

Le jour de l'exécution arrivé Péri fut conduit le premier à la guillotine. Sa tête venait de tomber et le bourreau se préparait à faire subir le même sort à De Rudio, lorsque un officier de la maison impériale arriva sur les lieux porteur d'un sursis signé par l'impératrice Eugénie à l'insu de son mari.

En apprenant la chose Napoléon entra dans une violente colère puis finalement cédant aux supplications de l'impératrice commua la sentence de Rudio en celle de la réclusion perpétuelle.

Envoyé au bagne de la Guyane, De Rudio s'en évada au bout de cinq ans, et après diverses aventures, dans l'Amérique du Sud, gagna finalement les États-Unis, où il s'engagea comme simple soldat dans la Compagnie A. du 79me régiment des volontaires new-yorkais. Sous les ordres du général Grant, il prit une part brillante à la guerre civile, et à la fin de la campagne il était arrivé au grade de second lieutenant.

En 1867 il joignit les rangs de l'armée régulière et prit part à de nombreux engagements contre les Indiens.

En 1876 il était avec Custer lorsque ce général fut massacré par les Indiens à Little Big Horn.

De Radio avec le grade de capitaine, puis de major, avait ensuite tenu garnison dans divers forts des États-Unis jusqu'au jour de sa retraite.

Le Cabinet Français donne sa démission.

M. Briand est chargé par le président Faillières de reconstituer un nouveau ministère.

Paris, 2 novembre.—Le Cabinet Briand qu'il 23 juillet 1909, avait succédé au ministère C.émeuseau a donné sa démission ce matin.



M. PICHON.

Cette décision que rien ne faisait prévoir a causé une surprise profonde à Paris et dans tout le pays. Elle est la conséquence indirecte des critiques dont M. Briand a été accablé par les partis de l'extrême gauche pour les mesures prises par le gouvernement pendant la récente grève des cheminots.

Ces critiques ont trouvé leur écho au sein du Cabinet et l'entente n'étant plus possible entre le président du Conseil et quelques-uns de ses ministres il a été décidé que la seule solution logique était une démission en bloc.

Il est plus que probable que le président Faillières chargera M. Briand de reconstituer un nouveau cabinet, lequel ne comprendra que des personnages politiques dont les vues s'accorderont avec celles du président du Conseil et qui approuveront son programme parlementaire.



M. TROUILLOT.

On a tout lieu de croire que MM. Pichon, Dupuy, Brun et de Lapeyrière qui, dans l'ancien ministère détenaient respectivement les portefeuilles des Affaires Étrangères, du Commerce, de la Guerre et de la Marine, feront partie du nouveau Cabinet.

Par contre, la retraite de M. Millerand, ministre des Travaux Publics, et Vivian, ministre du Travail, est définitive. Ces deux ministres au cours des dernières séances du Conseil avaient nettement exprimé des vues opposées à celles de M. Briand sur tous les sujets touchant à la question ouvrière. M. Millerand, en particulier, avait manifesté son mécontentement et avait insisté pour que le principe de l'arbitrage dans les conflits entre ouvriers et patrons, fut reconnu et appliqué d'une manière plus large par le gouvernement.

Ce matin à la dernière séance du cabinet M. Briand, après avoir remercié ses collègues de leur appui dans la récente crise provoquée par la grève des employés de chemins de fer, a proposé une

démission en bloc du ministère en laissant entendre que les dissensions qui se sont élevées entre certains ministres et lui ne pouvaient qu'entraver le gouvernement dans l'exécution de son programme.

"J'ai été violemment attaqué et même accusé, a dit le président du Conseil, d'avoir nourri l'ambition d'étouffer les libertés publiques. Il est vrai que ces attaques ont été répudiées par une forte majorité républicaine, qui a voté sa confiance dans le gouvernement, néanmoins la crise par laquelle nous venons de passer pose des problèmes nouveaux et graves qui ne peuvent être résolus que par un ministère uni." C'est alors que M. Briand a proposé la démission du Cabinet, proposition qui a été acceptée sans discussion par ses collègues.



M. MILLERAND.

—Paris, 2 novembre.—A deux heures cet après-midi le président Faillières a fait appeler M. Briand à l'Élysée et l'a chargé de reconstituer un ministère. M. Briand a accepté cette tâche et s'est immédiatement mis à l'œuvre.

Il est probable que le nouveau cabinet sera annoncé dans le courant de la nuit ou demain matin.

Le ministère qui vient de donner sa démission, après quinze mois d'existence, était composé comme suit :

Président du Conseil et ministre de l'Intérieur.—M. Briand.

Justice.—M. Barthou.

Affaires Étrangères.—M. Pichon.

Finances.—M. Cochery.

Instruction Publique.—M. Doumergue.

Travaux Publics.—M. Jean Dupuy.

Commerce.—M. Trouillot.

Travail.—M. Viviani.

Guerre.—Général Brun.

Marine.—Amiral Boué de Lapeyrière.



Général BRUN.

Le porte-feuille de l'Agriculture était détenu par M. Ruau qui a donné sa démission le 19 octobre dernier pour raisons de santé.

Soldat de Gilbert Jones.

New York, 2 novembre.—Gilbert E. Jones, ancien propriétaire du "New York Times" et fils du fondateur de ce journal, s'est suicidé ce matin en se tirant une balle de revolver dans la tempe droite. On ignore les raisons de cet acte.

Un point d'histoire éclairci.

Kansas City, 2 novembre.—Au cours d'une conférence qu'il faisait hier soir dans l'Église St. George, à Kansas City, le colonel Jasper Ewing Brady, un des quatre officiers envoyés par le gouvernement pour faire une enquête sur les causes de la destruction du cuirassé "Maine", dans le port de la Havane le 14 février 1898, a formellement déclaré que la mine qui avait fait sauter ce navire avait été posée par les Cubains en vue de provoquer un conflit entre les États-Unis et l'Espagne et délivrer l'île du joug espagnol.

M. Brady a ajouté que cette information avait été transmise au président et au secrétaire de la guerre.

"Lorsque je me suis rendu à la Havane pour faire une enquête sur les causes de la catastrophe, a dit M. Brady, trois théories étaient en circulation dans la ville :

1° Que l'explosion avait été causée par des agents de l'Espagne.

2° Qu'elle avait été causée par la combustion spontanée des poudres dans la soute aux munitions du "Maine".

3° Que le cuirassé avait été ancré sur une mine placée dans le port par les insurgés cubains.

L'enquête nous démontre que cette dernière théorie était la vraie et à notre retour aux États-Unis nous en informèrent le gouvernement.

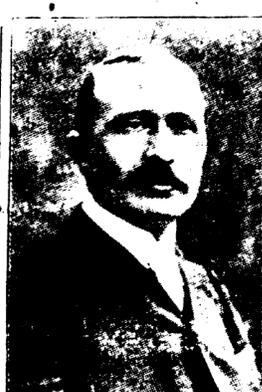
"Maintenant je vais vous dire pour la première fois le nom de l'individu qui a fait sauter le "Maine". C'est un nommé José Zavaldo, qui à cette époque était électricien au Fort du Morro.

"C'est lui qui a appliqué le courant électrique pour faire exploser la mine placée sous le "Maine", engin qui a détruit ce bâtiment et envoyé 207 vies dans l'éternité.

"Zavaldo, quelques jours plus tard fut fusillé par ordre du général Blanco".

Le colonel Brady a pris sa retraite en 1899. Interrogé sur les raisons pour lesquelles le président et le secrétaire de la guerre n'avaient pas publié le rapport des trois officiers, il a répondu qu'il les ignorait absolument.

—Washington, 2 novembre.—Jasper Ewing Brady était anciennement attaché au corps des signaux de l'armée des États-Unis avec le grade de capitaine, mais a donné sa démission en 1899. Le général Charles F. Allen a déclaré aujourd'hui que Brady était un télégraphiste et auteur de nombreux articles de magazines, mais qu'il ignorait que cet officier eut pris



M. VIVIANI.

part à l'enquête au sujet de la destruction du "Maine". Le contre-amiral Wainwright, qui commandait le "Maine" au moment de sa destruction, a affirmé qu'aucune commission n'avait été nommée pour faire une enquête sur les causes du désastre. M. Wainwright a déclaré qu'il n'ajoutait aucune foi au récit du colonel Brady.

Mort de Melton Prior.

Londres, 2 novembre.—Melton Prior, le correspondant de guerre et l'artiste qui vit vingt-quatre campagnes et révolutions, est mort aujourd'hui.

4% D'INTERET SUR LES ÉPARGNES

PEOPLES BANK

1er nov-71

Jackson Brewing Co. PURE FOOD BEER

L'Intégrité de la Production est de même genre et de la même sorte que l'Intégrité de l'Éducation. Les deux sont aussi opposés à la liberté que les ténards le sont à la lumière. Leur sentiment ident est inspiré par ce principe de bigoterie tyrannique qui voudrait imposer ses règles à tous les hommes, et agit contrairement à l'âme humaine d'une autre contre ceux qui ont une vigilance morale et la seule sauvegarde. Vous signez dans qui aimez trop la liberté pour en abuser à se méfier de la Prohibition.

Écrivez Notre Hôte Bohémien

JACKSON BREWING CO., 7000 Decatur et Jefferson

Lawrence Taborer, Président. Adolph Demmer, Vice-Prés. Gus Oertling, Sec. Trés. Gus Matcher, Sec. Trés. Nous Vous Invitons à Visiter Notre Brasserie.

387-12m-41m les

D. MERCIER'S SONS

Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales.

Vêtements confectionnés, Chapellerie et Articles de toilette pour messieurs et enfants.

Les MAGASINS ont ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures, et fermé le dimanche. Ours des rues Dauphine et Bienville, à deux fois de la rue de Canal, une Diction 41m sur 7m.

STEIN-BOCH'S ET AUTRES LAZARDS

Grande Réduction de Prix pour tous les

Comptes de Partiales, Partiales et Partiales. De toutes les grandeurs. Il n'est pas payé par jour.

\$9.95 Pour Compte véritablement de \$15.00 et \$12.00

\$16.95 Pour Compte véritablement de \$20.00 et \$18.00 et \$14.95

\$22.00 Pour Compte véritablement de \$30.00 et \$25.00

Comptes de \$25.00 et \$20.00 réduits à \$18.95.

GRANDE VENTE DE LINGE DE DRESSONS DANS LE MOMENT.

C. LAZARD & Co., Ltd.

718-799 Canal.